

Zeitschrift: Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art
Band: 27 (1940)
Heft: 7

Artikel: Pour que l'art conserve son indépendance
Autor: Fosca, François
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-22261>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

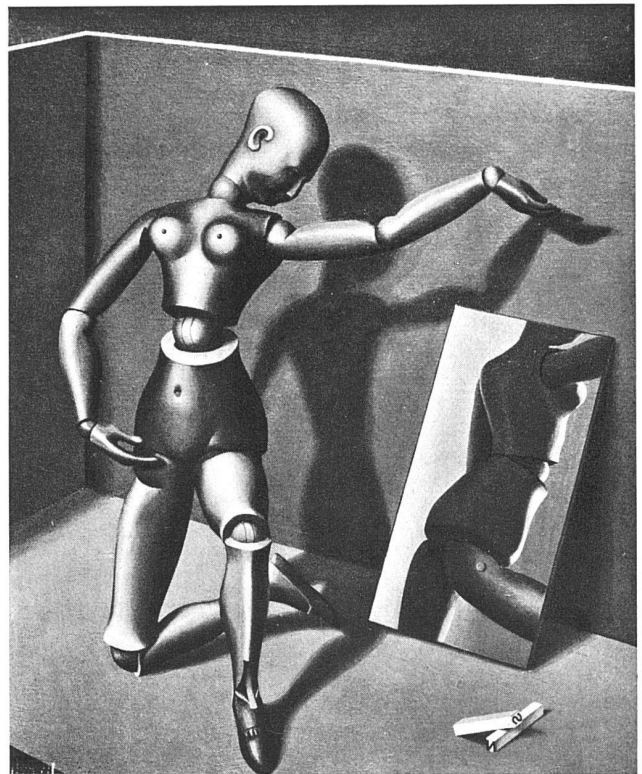
Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Einer der Bahnbrecher auf diesem Weg scheint mir Niklaus Stoecklin zu sein. Sein Stil ist nicht leicht hingeworfen und gibt sich nicht mit Effekten zufrieden, die sich im Vorbeigehen erhaschen lassen. Er ist erarbeitet und sucht die sichtbare Welt zu durchdringen. Wir schätzen ihn für seine schlichte Liebe, die er den Pflanzen und Dingen entgegenbringt und das wahre Gefühl, das aus seinen blühenden Farben und dem sorgfältigen Abtasten der Formen spricht. Der grosse Erfolg seiner kürzlichen Ausstellung beweist nicht nur die leichte Verständlichkeit seiner Gemälde, sondern auch, dass seine Kunst den Weg zu den guten Gefühlen des Publikums wiedergefunden hat.

Hans Birkhäuser

Niklaus Stoecklin, Gliederpuppe, 1930
Sammlung G. Reinhart, Winterthur



Pour que l'art conserve son indépendance

Au contraire des grands pays qui l'environnent, la Suisse n'a pas connu autrefois les puissants mécènes laïques que furent les rois, les princes et les grands seigneurs, ou les opulents bourgeois de Florence, de Venise et d'Amsterdam. Quant au mécénat religieux, la Réforme en supprima toute possibilité d'existence dans les cantons protestants; et parmi les cantons catholiques, la plupart d'entre eux n'étaient pas assez riches pour que l'Eglise s'y lançât dans de grosses dépenses artistiques.

Aux XIX^e siècle, l'intensification du patriotisme coïncida avec l'évocation du passé préconisé par le romantisme. En même temps, parce que la Suisse prenait plus fortement conscience d'elle-même en tant que nation, et parce que le culte de la montagne jouait un rôle de plus en plus important, il se forma un ensemble de mythes nationaux qui exaltaient les Alpes, berceau et conservatoire de nos libertés séculaires. Aussi vit-on se multiplier des œuvres dont les sujets étaient empruntés à l'histoire helvétique, pendant que la peinture de montagne pre-

nait le développement que l'on sait. Dans le domaine musical, ce fut l'intense floraison des chants patriotiques et martiaux, tels que *Roulez, tambours*, *La libre Sarine*, et bien d'autres.

Une des conséquences de ces faits et du régime propre à notre pays, ce fut que depuis le début du XIX^e siècle, en Suisse, l'art eut souvent pour mécène le peuple. (Afin d'éviter toute confusion, j'avertis qu'au cours de cet article je prends ce mot dans son sens «ensemble de population», et non dans le sens de «classe sociale inférieure.») Plus que partout ailleurs, il est né chez nous depuis près d'un siècle et demi des œuvres qui constituent un art civique et collectif. Je veux parler de ces créations essentiellement suisses que sont les *Festspiele*, la Fête des Vignerons, le Théâtre de Mézières, les cortèges patriotiques, etc., et accessoirement, les fêtes de tir et de gymnastique. Œuvres très souvent fort remarquables, et dont il serait déplorable que l'usage se perdît. J'ajoute que l'éclatante réussite de l'Exposition nationale de Zurich me

paraît tenir à l'existence chez nous de cette tradition d'un art civique qui avant tout travaille pour le peuple.

Mais nulle chose humaine ne peut être parfaite, et a son revers. Dans le cas présent le revers, c'est que chez nous le peuple a tendance à considérer que l'art qui seul mérite d'être loué et encouragé, c'est cet art civique. Le Suisse moyen, qui n'est pas spécialement connaisseur et pour qui l'art est un simple divertissement de son travail, le dessert de son repas, estime que l'art doit lui parler un langage qu'il comprenne sans effort, et traiter des sujets nationaux, exalter la patrie et ses beautés, notre peuple et ses traditions.

Jusqu'à quel point l'art est tenu de se mettre à la portée du public moyen, voilà un problème qui est trop complexe pour que je l'aborde ici, et je me bornerai au problème des sujets nationaux. Il n'est pas inutile de relever le fait suivant: que celui qui détient le pouvoir soit un souverain assyrien comme Assurbanipal, un prince des temps modernes comme le Pape Jules II, Louis XIV ou Napoléon Ier, ou le citoyen d'une démocratie, son attitude envers l'art demeurera la même. Il considérera toujours que les artistes ont avant tout pour tâche de le louer et de le glorifier; et ceux d'entre eux qui font autre chose, il les regardera toujours de travers.

Qu'est-ce que le château et le parc de Versailles? Nullement la réalisation d'un rêve d'esthète, mais un des efforts de propagande les plus complets qui aient été tentés et un des plus réussis.

Je n'ai pas besoin de rappeler à quel point s'est développée et intensifiée la propagande dans certains pays voisins du nôtre; et comment elle a utilisé les moyens de publicité modernes. Il faut bien reconnaître que chez nous, la propagande touristique s'est souvent confondue avec la glorification légitime du rôle et des efforts de notre pays, et ce mélange de commercialisme et de patriotisme a quelque chose d'assez fâcheux. Tâchons de ne pas tomber dans une hypocrisie analogue à celle des Etats-Unis, avec leur grand mot de «service», par quoi le moindre fabricant de crème à raser ou de cigarettes prétend ne travailler que par amour de l'humanité.

Pour trop de gens n'est vraiment suisse et par suite digne d'encouragement et de louange, que l'art qui prend pour thème la nature et la vie helvétiques. Lorsque le peintre Maurice Barraud exposa ses premières toiles, il ne manqua pas de gens, et des gens qui se piquaient d'être cultivés, pour les repousser avec méfiance. On leur reprochait de représenter des intérieurs de petits bars et des femmes de peu de vertu, et non des sites alpestres, des armaillis ou des lansquenets. Autre exemple: chaque fois qu'il a été question de tourner un film en Suisse, ce film a toujours été conçu du point de vue que je viens de dire, pour exalter le paysage de notre pays, ses mœurs, ses traditions. Là encore, il y avait contamination de l'art

par la propagande. Inutile d'énumérer les innombrables œuvres d'art qui n'en sont pas moins «nationales», bien qu'elles ne se soient pas proposées ce but. Je ne citerai qu'un exemple; Corot, est-il moins digne du titre de «peintre français» lorsqu'il retrace le lac de Nemi ou le Forum romain que lorsqu'il peint les coteaux de Ville d'Avray et la cathédrale de Chartres?

Mais attention! Je ne voudrais pas que l'on se méprenne sur le sens de cet article. Je ne m'élève nullement contre l'existence de cet art que j'ai appelé civique; pas plus que je ne prends la défense d'un art anti-civique, destructeur et subversif. Je réclame simplement le droit de vivre pour tout art «a-civique», tout art qui se propose d'autres buts que la glorification de notre peuple et de notre contrée.

Il ne faudrait pas que la tendance que j'ai signalée plus haut prenne tant d'importance, que sous l'influence toujours croissante de la propagande on en vienne à considérer l'art sous l'aspect d'un service public, tout comme les postes et les chemins de fer. Au moment où l'on se préoccupe de défendre le patrimoine spirituel de la Suisse, je crois bon de signaler le péril. Je suis persuadé que ceux qui ont entrepris cette tâche essentielle sauront user de tact et de large compréhension; mais on évite mieux un danger lorsque l'on en a pris une vue nette.

L'Etat et le peuple ne doivent pas se laisser hypnotiser par l'idée de l'utilité immédiate, et n'accorder leur faveur qu'à l'art qui peut sans autre être utilisé par la propagande. Baudelaire n'aurait été qu'un bien piètre auteur de cantates patriotiques; et en représentant le paysage aixois, Cézanne a pensé à toute autre chose qu'à contribuer au développement touristique de la Provence. Mais parce que ces deux artistes ont exprimé en pleine indépendance, et de façon purement désintéressée, ce qu'ils avaient à dire, ils ont augmenté le patrimoine spirituel de leur pays, et ainsi ont accru et répandu dans le monde l'admiration, le respect et l'amour de la France.

Enfin, il est encore une autre raison pour laquelle le peuple ne doit pas dédaigner l'art pur, et le considérer comme un jeu stérile de mandarins. Dans le domaine de l'art comme dans celui de la science, c'est bien des fois à des expériences de laboratoire que l'on doit l'essor de la production industrielle en série. On aurait tort de ne considérer la tour d'ivoire que comme un refuge pour esthètes; le plus souvent elle a été l'atelier où un obscur alchimiste élaborait ce qui pour les nations est l'élixir de longue vie, la gloire que procure l'art. *La Ronde de Nuit* de Rembrandt a fort peu satisfait la garde civique d'Amsterdam; mais elle a plus fait pour le renom de la Hollande que tous les tableaux corporatifs de Van der Helst.

François Fosca